

Comment retrouver l'espérance ?¹

Recension de :
Jean-Claude Guillebaud :
Une autre vie est possible.
Comment retrouver l'espérance.

par Jean
HASSENFORDER,
docteur
en sciences humaines,
Paris

Choisir l'espérance, c'est choisir la vie

L'histoire du XX^e siècle a été marquée par de grandes hécatombes qui assombrissent notre mémoire. La croyance au progrès s'est dissoute. Si, malgré les aléas, le développement économique a été sensible et a changé les conditions de vie, aujourd'hui la crise de l'économie associée à la montée des inégalités engendre inquiétude et pessimisme. Cette insécurité est accrue par une perte des points de repère, parce que les croyances religieuses d'autrefois ont besoin d'être reformulées dans les termes d'une culture nouvelle. Alors, on assiste aujourd'hui à des phénomènes de repli tant sur le plan individuel que collectif. Puisque l'avenir collectif paraît bouché, on recherche des accommodements individuels ou on se réfugie dans des satisfactions immédiates. Ces notations correspondent à ce que nous pouvons observer dans certains comportements et dans certaines expressions. Certes, il y a en regard d'autres représentations et d'autres comportements. Il n'empêche, face à l'inquiétude dominante, face à la morosité ambiante, on a besoin d'une vision. Car, comme le dit si bien un verset biblique : « Là où il n'y a pas de vision, le peuple périt » (Proverbes 29,18). On peut donc saluer la publication récente d'un livre de Jean-Claude Guillebaud : *Une autre*

¹ Cet article a été tiré du blog de M. Hassenforder et corrigé par son auteur (et par le comité de *Hokhma*) en vue de sa publication dans notre revue. La référence de l'article sur internet est dans son blog: <http://www.vivreetesperer.com/?p=937> ; l'article du blog a été publié le 21 octobre 2012.

*vie est possible*². Et le sous-titre en précise le sens : « Comment retrouver l'espérance ».

Cet auteur a une histoire de vie qui légitime son propos. En effet, grand reporter au *Monde*, il y a couvert de nombreux conflits. Son discours n'est pas abstrait. A partir de cette expérience, il sait ce dont il parle en terme de vécu humain. Jean-Claude Guillebaud est ensuite devenu éditeur au Seuil, dans le domaine des sciences humaines. Et là, il a découvert des clefs pour comprendre le changement social et culturel qui caractérise le monde d'aujourd'hui. Ainsi a-t-il pu fréquenter de grands penseurs engagés dans une réflexion transdisciplinaire et convaincus de l'imminence d'une mutation anthropologique : Edgar Morin, Henri Atlan, Michel Serres entre autres³. Jean-Claude Guillebaud a lui-même écrit de nombreux livres où il explore les grands enjeux sociaux et culturels de notre temps⁴. Dans ses ouvrages, l'auteur fonde sa réflexion à la fois sur des savoirs recueillis en recourant à des sources variées et une recherche de sens qui s'est développée tout au long de cet itinéraire et a abouti à une redécouverte de la foi chrétienne⁵.

Mais si Jean-Claude Guillebaud écrit beaucoup, c'est aussi un homme qui, dans la foulée de sa carrière de journaliste, continue à aller à la rencontre des gens à travers de multiples réunions et conférences. Et, de par cette capacité de dialogue, il est particulièrement attentif à ce qu'il entend, à ce qu'il perçoit de l'opinion ambiante. Et aujourd'hui, il écrit ce livre, *Une autre vie est possible*, pour affirmer une espérance face à un pessimisme qui lui paraît omniprésent.

² Jean-Claude Guillebaud, *Une autre vie est possible. Comment retrouver l'espérance*, Paris, L'iconoclaste, 2012, 214 pages.

³ Présentation de Jean-Claude Guillebaud et de son itinéraire : Karih Tager (Djénane), « Jean-Claude Guillebaud. Le messenger », *Le Monde des religions*, N° 13, sept.-oct. 2005, pp. 68-69.

⁴ Bien documentés, bien argumentés, porteurs de conviction, les livres de Jean-Claude Guillebaud abordent de grandes questions et de grands enjeux. Notons, entre autres : *La refondation du monde* (1999), *Le principe d'humanité* (2001), *Le goût de l'avenir* (2004).

Nous avons présenté, sur le site de Témoins : *La force de conviction. A quoi pouvons nous croire ?* (2005) <http://www.temoins.com/publications/la-force-de-conviction.html> et : *Le commencement d'un monde. Vers une modernité métisse* (2008) <http://www.temoins.com/societe/vers-une-modernite-metisse-le-commencement-d-un-monde-selon-jean-claude-guillebaud/toutes-les-pages.html>.

⁵ Jean-Claude Guillebaud, *Comment je suis redevenu chrétien ?* Albin Michel, 2009. Sur le site de Témoins : Les valeurs fondamentales. Une inspiration chrétienne. Contributions de Frédéric Lenoir, Joseph Moingt, Jean-Claude Guillebaud, <http://www.temoins.com/etudes/les-valeurs-fondamentales-selon-frederic-lenoir.html>.

« J'aimerais trouver des mots, le ton, la force afin de dire pourquoi m'afflige décidément la désespérance contemporaine. Elle est un gaz toxique que nous respirons chaque jour. Et, depuis longtemps, l'Europe en général et la France en particulier semblent devenues ses patries d'adoption. Elle est amplifiée, mécaniquement colportée par le bar-num médiatique... L'optimisme n'est plus tendance depuis longtemps. On lui préfère le catastrophisme déclamatoire ou la dérision revenue de tout, ce qui est la même chose. Se réfugier dans la raillerie revient à capituler en essayant de sauver la face. Après moi, le déluge... » (pp. 13-14).

Quelles sont les origines de ce pessimisme ? Quelles sont nos raisons d'espérer ? Jean-Claude Guillebaud explore pour nous et avec nous les voies de l'espérance.

La montée du pessimisme et de la négativité

Tout au long de ce livre et plus particulièrement dans certains chapitres, Jean-Claude Guillebaud nous aide à comprendre les événements qui ont engendré le pessimisme actuel, à en analyser le contenu et en discerner les contours. Sa réflexion s'appuie sur des connaissances historiques ou sociologiques, mais elle fait appel aussi à son expérience et à son ressenti. Elle s'articule avec les engagements socio-politiques de l'auteur qu'on découvre ainsi au fur et à mesure. On peut diverger sur tel ou tel point, mais son réquisitoire contre la montée d'idées négatives nous paraît convaincant. Nous reprendrons ici quelques points en guise d'exemples.

Rétrospectivement, la Grande guerre 1914-1918 apparaît comme un point d'inflexion majeur dans la conjoncture historique. « A ce moment-là, l'Europe a été 'mise au tombeau', comme l'écrivait le philosophe Gershom Sholem, dans son journal intime en date du 1^{er} août 1916. Le reste procède d'un enchaînement irrésistible des causes et des effets » (p. 38). Cet immense massacre a engendré un scandale incommensurable. Il a brisé l'optimisme européen et ébranlé les valeurs qui l'accompagnaient. Et puis, la Grande guerre a été « la matrice, la cellule souche d'un siècle ensanglanté... A partir de l'attentat de Sarajevo du 28 juin 1914, événement déclencheur de la boucherie mondiale où s'abîmèrent trois empires, une série d'emboîtements historiques se succédèrent comme autant de répliques du séisme initial... Pendant soixante-quinze années, il y eut un enchaînement de causes et d'effets dont 1914-1918 fut le déclencheur. Au terme symbolique du XX^e siècle, toutes les 'valeurs' dont se prévalait

l'Europe se retrouvèrent corrompues, tordues, salies, déconsidérées » (pp. 43-44).

On sait quelle a été l'emprise totalitaire du communisme et comment elle s'est finalement effondrée en 1989. Jean-Claude Guillebaud attire notre attention sur un point. Le communisme a compromis certaines valeurs dont il s'était emparé et qu'il avait travesties : l'aspiration égalitaire, un investissement dans le déroulement de l'histoire. Dans le trouble des valeurs, un capitalisme sauvage s'est engouffré. « Tétanisé par sa victoire, sûr de lui-même, devenu vulgate à son tour, le capitalisme n'a plus rien de commun avec le capitalisme relativement civilisé de l'Après-guerre ». Au « capitalisme rhénan » a succédé « un capitalisme du désastre » selon le mot de l'essayiste Naomi Klein (p. 62). L'auteur justifie ses propos par une analyse de l'idéologie qui a investi le capitalisme. « La dévastation axiologique est facile à comprendre. Si les marchés sont plus 'efficacients' que la délibération démocratique, alors la volonté qu'expriment les citoyens s'en trouve réévaluée à la baisse. Elle éveille même une méfiance de principe... Selon la nouvelle vulgate néolibérale, l'avenir ne sera plus 'construit' par les citoyens, mais 'produit' par le marché... L'économie mondiale devient, dans les faits, un 'processus sans sujet' pour reprendre une expression de Louis Althusser... » (p. 63). La grande crise économique dans laquelle nous sommes entrés depuis 2008 a révélé au grand jour la faillite de cette idéologie. Nous voici dans « le manque et l'austérité ». Mais, de fait, le reflux de l'économie date maintenant de plusieurs décennies, des deux chocs pétroliers de 1974 et 1978. « Voilà plus d'une génération que nous sommes entrés dans une société de la précarité, du chômage de masse et de la dureté sociale ». « On peut comprendre que notre représentation du futur ait changé de signe. De positive, elle est devenue négative. Les économistes, avec leur propre langage, parlent d'une 'dépréciation de l'avenir' » (p. 68).

Tout au long de ce livre, l'auteur nous fait entrer dans un débat intérieur où lui-même se trouve parfois tenté par le découragement. Mais, en même temps, il participe à la dynamique d'un courant associatif dont il nous montre l'étendue et la force. Souvent appelé à intervenir dans des réunions et des débats, il y trouve un encouragement et un réconfort. « Jamais, je dis bien jamais ! Je n'ai regretté une seule de ces rencontres. J'en revenais avec la certitude d'avoir reçu, en matière d'idées et d'espérance, bien plus que je n'ai jamais donné » (p. 86). Quel contraste avec la prétention de certains cercles parisiens, la superficialité et le cynisme qui transpirent dans certains médias. Il y a, nous dit Jean-Claude Guillebaud, un préjugé collectif porté par

l'air du temps, ce qu'il appelle une « subpolitique » : réflexes langagiers, minuscules conformismes, clichés médiatiques (p. 178). Cette sous-idéologie rampante correspond au fameux « lâcher-prise ». L'expression est plus à la mode que jamais. Elle suggère que nous renoncions une fois pour toutes à transformer le monde » (p. 179).

« La même perte menace la vie culturelle, une perte d'autant plus insidieuse qu'elle se présente comme un assagissement... L'appétence nouvelle pour la philosophie gréco-romaine n'est pas sans rapport avec le désarroi contemporain. Message implicite : on a échoué à 'réparer' le monde, occupons-nous de nous-mêmes, donnons la priorité à nos propres désirs... Stoïcisme ou épicurisme sont deux manières de consentir au réel sans volonté de le transformer... Aujourd'hui, la fascination pour la sagesse (passive) et le consentement résigné au 'destin' trahissent le creusement d'un vide. Ils signalent un grand désenchantement collectif. J'allais dire 'une exténuation très européenne' » (pp. 182-184). Et, en effet, grand voyageur, l'auteur constate que le monde bouge, que « l'Asie entière vit dans le (ou les) projets alors que l'Europe met en ordre ses souvenirs » (p. 185).

Des raisons d'espérer

Ce livre commence par un témoignage qui porte. En effet, grand reporter au *Monde*, Jean-Claude Guillebaud a été confronté à de grandes catastrophes. Mais il n'a pas succombé à la tentation du désespoir. Il n'a pas baissé les bras. « Du Biafra (1969) à la Bosnie (1994), j'ai vu mourir et s'entre-tuer les hommes. En toute logique, cet exil consenti dans les tragédies du lointain aurait dû faire de moi un tourmenté sans illusion sur la nature humaine... On attend de moi des propos sombres, voire un dégoût de la vie... Ce n'est pas le cas... Mon optimisme n'a pas 'survécu' aux famines éthiopiennes, aux assassinats libanais ou aux hécatombes du Vietnam. Tout au contraire, il leur doit d'exister. Quand je me remémore ces années-là, c'est l'énergie des humains, l'opiniâtreté de leur espérance, l'ardeur de leurs recommencements qui me viennent en tête... Des hommes continuaient à penser qu'au-delà des souffrances et des dévastations, un demain demeurerait possible. A cette espérance droite et forte s'ajoutait une solidarité instinctive, un réflexe d'entraide qui en était à la fois la cause et la conséquence » (pp. 22-23). Présignons que si l'auteur a su voir cette face de la vie, c'est que son regard était bien disposé pour le reconnaître. Aujourd'hui, sa réflexion s'est approfondie et il évoque pour nous des raisons d'espérer.

La manière dont nous vivons dépend largement de nos représentations. L'auteur évoque le concept de « représentations collectives » formulé par Emile Durkheim. Et, pour lui, ces représentations collectives consistent en des convictions. « Elles appartiennent au registre de la croyance dans une acception large du terme » (p. 110). Et c'est pourquoi, dans les raisons d'espérer, nous reprendrons ici en premier la pensée de l'auteur. Dans le chapitre consacré à la vision du futur telle qu'elle apparaît dans la Bible hébraïque et chez les prophètes juifs : « Souviens-toi du futur ! », cette injonction est empruntée au quatrième commandement (Dt 25,17-19). « Se rappeler le futur, c'est ne pas oublier que nous sommes en chemin vers lui, en marche vers un avenir dont nous pensons qu'il sera meilleur » (p. 165). « Ainsi l'espérance a une histoire. Et l'histoire elle-même a une histoire ». D'une certaine manière, elle se fonde sur la parole des prophètes juifs. « Le messianisme des prophètes a brisé net avec la représentation circulaire du temps des Grecs et des Orientaux... L'histoire des hommes ne doit plus se vivre comme calquée sur la circularité du cosmos. Elle s'enracine dans un passé, une mémoire, une tradition et se déploie vers un futur, un projet, un dessein individuel ou collectif » (p. 166). De l'adaptation au monde postulée par les diverses formes de la sagesse grecque, on passe à une action volontaire pour réparer le monde. Ce dernier a une histoire. La méchanceté qu'il porte en lui n'est ni fatale, ni inguérissable. « La tâche des humains est de ne plus abandonner le monde aux méchants, c'est-à-dire aux plus forts et aux plus riches » (p. 167). Jésus déclare heureux ceux qui placent au centre de leur vie le souci de la justice. L'espérance chrétienne s'inscrit dans le sillage de la Bible juive. Dans la religion instituée, elle a souvent été négligée sous l'influence de l'installation de l'Eglise dans l'empire terrestre ou d'une évasion de l'âme inspirée par la philosophie grecque. Ainsi, sans la citer, la pensée de Jean-Claude Guillebaud rencontre celle de Jürgen Moltmann dans sa refondation d'une théologie de l'espérance⁶. Jürgen Moltmann, comme l'auteur, se réfèrent au « maître livre » du philosophe Ernst Bloch : *Le principe espérance* (p. 16). Le concept laïque de progrès théorisé par Condorcet dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1975) s'inscrit dans une conception de l'histoire qui va du passé à l'avenir. Par la suite, une dérive est intervenue. « Le concept

⁶ Pour la vie et la pensée de Jürgen Moltmann, voir « Une théologie pour notre temps », <http://www.temoins.com/etudes/une-theologie-pour-notre-temps.-l-autobiographie-de-jurgen-moltmann/toutes-les-pages.html>. La pensée théologique de Jürgen Moltmann est présentée sur le blog : « L'Esprit qui donne la vie », <http://www.lespritquidonneelavie.com/>.

d'histoire a été absolutisé... Le messianisme originel a été travesti par le communisme qui a engendré la violence et les massacres qui en ont résulté ». Il y a bien une 'tentation de l'impatience'. Au contraire, l'espérance chrétienne fait toute sa place à l'attente » (p. 173).

Cette attente implique un sens de l'écoute et de l'observation. Et aujourd'hui, cette disposition d'esprit nous permet de percevoir la grande mutation dans laquelle nous sommes engagés. « Un changement radical est bel et bien à l'œuvre, un de ces basculements comme il s'en produit une ou deux fois par millénaire, et peut être moins souvent encore... » (p. 121). Jean-Claude Guillebaud est bien placé pour nous en parler, car, au milieu des années 1980, quittant le journalisme pour devenir éditeur et s'occuper de sciences humaines, il a voulu analyser, l'une après l'autre, les mutations bien réelles qui nous « embarquent » (p. 121). Ainsi a-t-il écrit huit livres à ce sujet. « De 1995 à 2012, ces dix-sept années de travail, de lecture et d'écriture m'ont convaincu d'une chose : la métamorphose que nous vivons est prodigieuse » (p. 121). Et, comme les transmutations en cours sont porteuses à la fois de menaces et de promesses, « notre devenir dépend de notre discernement, puis de notre détermination... L'avenir, en somme, a besoin de nous... Nous sommes appelés à une espérance engagée » (p. 122).

Si les mutations en question se mêlent, et, invisiblement, se conjuguent, Jean-Claude Guillebaud en dénombre cinq : une mutation géopolitique : le décentrement du monde ; une mutation économique : la mondialisation ou globalisation ; une mutation qui touche à la biologie : le pouvoir d'agir directement sur les mécanismes de la vie ; une mutation induite par les technologies les plus avancées : la révolution numérique ou informatique ; et enfin la prise de conscience écologique. « Partout, autour de nous, un monde germe » (p. 119) et « cet autre monde respire déjà », comme l'auteur intitule ce sixième chapitre.

C'est le moment de voir plus grand, plus loin, d'inscrire notre réflexion dans la longue durée. Nous pourrions alors percevoir des évolutions positives, et, à partir de là, adopter un regard nouveau et évaluer différemment les situations. « Ainsi, nous dit l'auteur, contrairement à ce qu'on peut imaginer à partir du bruit médiatique, les historiens nous montrent que le niveau de violence n'a cessé de diminuer dans nos sociétés » (p. 191).

Et les démentis apportés au « paradigme du pessimisme », à « l'inespoir dominant », ne viennent plus seulement des milieux « humanistes ». Ils prennent source sur le terrain des sciences expérimentales. « Quantité d'universitaires et de chercheurs s'intéressent

aujourd'hui à des expériences qui remettent en cause la vision pessimiste des institutions humaines. Des réalités jamais prises en compte auparavant sont aujourd'hui examinées de près, y compris de manière scientifique. Plaisir de donner, préférence pour l'action bénévole, choix productif de la confiance, dispositions empathiques du cerveau, stratégies altruistes, importance du don dans le fonctionnement de l'économie... » (p. 203). Nous rejoignons la pensée de Jean-Claude Guillebaud puisque ces recherches ont souvent été présentées dans ce blog : « Vivre et espérer »⁷, notamment le livre de Jérémie Rifkin sur l'empathie et celui exprimant sa vision d'une nouvelle économie, le livre de Jacques Lecomte sur la bonté humaine ou encore la réflexion de Michel Serres dans *Petite Poucette*... Et nous partageons la même vision que l'auteur lorsqu'il écrit : « A l'intérieur d'un groupe humain, la confiance partagée est plus productive que la défiance généralisée... Le meilleur atout dont puisse disposer une économie nationale, c'est la cohésion sociale. Or cette dernière est rendue possible grâce à deux ingrédients immatériels : un sentiment de justice et un degré minimal de confiance. L'un comme l'autre sont inatteignables dès lors que prévaut une vision dépréciative de l'être humain » (p. 206).

Jean-Claude Guillebaud se confronte aux réalités de notre temps. Il ne méconnaît pas les dangers. Mais il reprend en conclusion un vers de Friedrich Holderlin : « Quand croît le péril, croît aussi ce qui sauve ». « Pour une communauté comme pour un individu, l'espérance n'est pas seulement reçue, elle est décidée » (p. 214).

Une vision à partager

Plaidoyer passionné pour l'espérance, ce livre nous apporte également un éclairage visionnaire, car l'espérance n'est pas seulement mobilisatrice, elle ouvre le regard.

Jean-Claude Guillebaud nous propose un horizon pour notre devenir social. Pour nous, cette approche rejoint sur beaucoup de points celle du théologien de l'espérance, Jürgen Moltmann, auquel nous avons souvent recours sur ce blog : « Vivre et espérer ».

⁷ Sur ce blog : « La force de l'empathie », <http://www.vivreetesperer.com/?p=137>. « Face à l'avenir : un avenir pour l'économie. La troisième révolution industrielle », <http://www.vivreetesperer.com/?p=354>. « La bonté humaine », <http://www.vivreetesperer.com/?p=674>. « Une nouvelle manière d'être et de connaître. *Petite Poucette*, de Michel Serres », <http://www.vivreetesperer.com/?p=820>. Le magazine *Sciences humaines* a présenté la prise en compte des orientations positives dans les recherches actuelles. « Quel regard sur la société et sur le monde ? », <http://www.vivreetesperer.com/?p=191>.

Jean-Claude Guillebaud évoque le pessimisme qui règne dans certains milieux. Cet état d'esprit traduit un désarroi collectif. Mais cette inquiétude est-elle seulement un effet de la crise du progrès ? Ne traduit-elle pas aussi un trouble existentiel, avoué ou non, en rapport avec une incertitude sur la destinée personnelle ? Quoi qu'il en soit, pour nous comme pour d'autres, une espérance qui se limiterait à animer une démarche sociale et politique n'est pas suffisante. Nous avons exprimé cette pensée dans une forme poétique :

« O temps de l'avenir, brillante cité terrestre
A quoi servirait-il que nous te construisions
Si nos yeux devaient à jamais mourir
Et dans les cimetières nos corps pourrir
Comme tous ceux qui sont morts avant nous...
A quoi serviraient-ils, les lendemains qui chantent
Si tous vos cimetières recouvraient la terre... ? »⁸

Ainsi, pour nous, l'espérance requiert un fondement qui nous permette de la vivre à la fois sur un registre personnel et dans une vision collective. La théologie de l'espérance selon Jürgen Moltmann répond à ces questionnements en proclamant, en Christ ressuscité, la victoire de la vie sur la mort : « La théologie de la vie doit être le cœur du message chrétien en ce XXI^e siècle. Jésus n'a pas fondé une nouvelle religion. Il a apporté une vie nouvelle dans le monde et aussi dans le monde moderne. Ce dont nous avons besoin, c'est une lutte partagée pour la vie, la vie aimée et aimante, la vie qui se communique et est partagée, en bref la vie qui vaut d'être vécue dans cet espace vivant et fécond de la terre »⁹.

Ainsi l'espérance nous permet d'envisager notre existence personnelle et celle des autres humains, comme une vie qui ne disparaît pas avec la mort¹⁰ et donc qui peut être perçue aujourd'hui en terme « de commencements en recommencements »¹¹. Et, dans le même mouvement, nous sommes appelés à participer dans l'espérance à la mutation sociale et culturelle dans laquelle nous sommes engagés.

⁸ Sur ce blog : « Les malheurs de l'histoire. Mort et résurrection », <http://www.vivre-etesperer.com/?p=744>.

⁹ Sur le blog « L'Esprit qui donne la vie » : « La vie contre la mort », <http://www.lespritquidonnela vie.com/?p=841>.

¹⁰ Sur ce blog : « Une vie qui ne disparaît pas », <http://www.vivre-etesperer.com/?p=336> ; « Sur la terre comme au ciel », <http://www.vivre-etesperer.com/?p=338>.

¹¹ Jürgen Moltmann, *De commencements en recommencements. Une dynamique d'espérance*, Paris, Empreinte Temps Présent, 2012, 197 pages.

Nous suivons le fil conducteur de l'Esprit : « L'essence' de la création dans l'Esprit est la 'collaboration' et les structures manifestent la présence de l'Esprit dans la mesure où elles manifestent 'l'accord général' »¹².

C'est dans cette inspiration que nous lisons le livre de Jean-Claude Guillebaud. Il y a dans cet ouvrage un mouvement de vie, une dynamique où la réflexion et le vécu sont associés. « L'espérance est lucide, mais têtue. J'y repense chaque matin à l'aube, quand je vois rosir le ciel au-dessus des toits de Paris ou monter la lumière derrière la forêt, chez moi, en Charente... L'espérance a partie liée avec cet infatigable recommencement du matin. Elle vise l'avenir, mais se vit aujourd'hui... » (p. 15). Ce livre nous entraîne. Il éclaire notre chemin. Ensemble, nous pouvons partager cette vision : « Une autre vie est possible ».



¹² Citation extraite du livre de Jürgen Moltmann, *Dieu dans la création. Traité écologique de la création*, Paris, Seuil, 1985, p. 25. Sur ce blog : « Dieu suscite la communion », <http://www.vivreetesperer.com/?p=564>.